

Chapitre IX

Trente milles au nord

Le 7 février, à six heures du matin, le signal du départ fut donné par Glenarvan. La pluie avait cessé pendant la nuit. Le ciel, capitoné de petits nuages grisâtres, arrêta les rayons du soleil à trois milles au-dessus du sol. La température modérée permettait d'affronter les fatigues d'un voyage diurne.

Paganel avait mesuré sur la carte une distance de quatre-vingts milles entre la pointe de Cahua et Auckland; c'était un voyage de huit jours, à dix milles par vingt-quatre heures. Mais, au lieu de suivre les rivages sinueux de la mer, il lui parut bon de gagner à trente milles le confluent du Waikato et du Waipa, au village de Ngarnavahia.

Là, passe l'« overland mail track », route, pour ne pas dire sentier, praticable aux voitures, qui traverse une grande partie de l'île depuis Napier sur la baie Hawkes jusqu'à Auckland. Alors, il serait facile d'atteindre Drury et de s'y reposer dans un excellent hôtel que recommande particulièrement le naturaliste Hochstetter.

Les voyageurs, munis chacun de leur part de vivres, commencèrent à tourner les rivages de la baie Aotea. Par prudence, ils ne s'écartaient point les uns des autres, et par instinct, leurs carabines armées, ils surveillaient les plaines ondulées de l'est.

Paganel, son excellente carte à la main, trouvait un plaisir d'artiste à relever l'exactitude de ses moindres détails.

Pendant une partie de la journée, la petite troupe foula un sable composé de débris de coquilles bivalves, d'os de seiche, et mélangé dans une grande proportion de peroxyde et de protoxyde de fer. Un aimant approché du sol se fût instantanément revêtu de cristaux brillants.

Sur le rivage caressé par la marée montante s'ébattaient quelques animaux marins, peu soucieux de s'enfuir. Les phoques, avec leurs têtes arrondies, leur front large et recourbé, leurs yeux expressifs, présentaient une physionomie douce et même affectueuse. On comprenait que la fable, poétisant à sa manière ces curieux habitants des flots, en eût fait d'enchanteresses sirènes, quoique leur voix ne fût qu'un grognement peu harmonieux. Ces animaux, nombreux sur les côtes de la Nouvelle-Zélande, sont l'objet d'un commerce actif. On les pêche pour leur huile et leur fourrure.

Entre eux se faisaient remarquer trois ou quatre éléphants marins, d'un gris bleuâtre, et longs de vingt-cinq à trente pieds. Ces énormes amphibiens, paresseusement étendus sur d'épais lits de laminaires géantes, dressaient leur trompe érectile et agitaient d'une grimaçante façon les soies rudes de leurs moustaches longues et tordues, de vrais tire-bouchons frisés comme la barbe d'un dandy. Robert s'amusa à contempler ce monde intéressant, quand

il s'écria très surpris:

«Tiens! Ces phoques qui mangent des cailloux!»

Et, en effet, plusieurs de ces animaux avalaient les pierres du rivage avec une avidité gloutonne.

«Parbleu! Le fait est certain! répliqua Paganel. On ne peut nier que ces animaux ne paissent les galets du rivage.

-- Une singulière nourriture, dit Robert, et d'une digestion difficile!

-- Ce n'est pas pour se nourrir, mon garçon, mais pour se lester, que ces amphibiens avalent des pierres. C'est un moyen d'augmenter leur pesanteur spécifique et d'aller facilement au fond de l'eau. Une fois revenus à terre, ils rendront ces pierres sans plus de cérémonies. Tu vas voir ceux-ci plonger sous les flots.»

Bientôt, en effet, une demi-douzaine de phoques, suffisamment lestés, se traînèrent pesamment le long du rivage et disparurent sous le liquide élément.

Mais Glenarvan ne pouvait perdre un temps précieux à guetter leur retour pour observer l'opération du délestage et, au grand regret de Paganel, la marche interrompue fut reprise.

À dix heures, halte pour déjeuner au pied de grands rocs de basalte disposés comme des dolmens celtiques sur le bord de la mer. Un banc d'huîtres fournit une grande quantité de ces mollusques. Ces huîtres étaient petites et d'un goût peu agréable. Mais, suivant le conseil de Paganel, Olbinett les fit cuire sur des charbons ardents, et, ainsi préparées, les douzaines succédèrent aux douzaines pendant toute la durée du repas.

La halte finie, on continua de suivre les rivages de la baie. Sur ses rocs dentelés, au sommet de ses falaises, s'étaient réfugiés tout un monde d'oiseaux de mer, des frégates, des fous, des goélands, de vastes albatros immobiles à la pointe des pics aigus.

À quatre heures du soir, dix milles avaient été franchis sans peine ni fatigue. Les voyageuses demandèrent à continuer leur marche jusqu'à la nuit. En ce moment, la direction de la route dut être modifiée; il fallait, en tournant le pied de quelques montagnes qui apparaissaient au nord, s'engager dans la vallée du Waipa.

Le sol présentait au loin l'aspect d'immenses prairies qui s'en allaient à perte de vue, et promettaient une facile promenade. Mais les voyageurs, arrivés à la lisière de ces champs de verdure, furent très désillusionnés. Le pâturage faisait place à un taillis de buissons à petites fleurs blanches, entremêlés de ces hautes et innombrables fougères que les terrains de la Nouvelle-Zélande affectionnent particulièrement. Il fallut se frayer une route à

travers ces tiges ligneuses, et l'embarras fut grand. Cependant, à huit heures du soir, les premières croupes des Hakarihoata-Ranges furent tournées, et le camp organisé sans retard.

Après une traite de quatorze milles, il était permis de songer au repos. Du reste, on n'avait ni chariot ni tente, et ce fut au pied de magnifiques pins de Norfolk que chacun se disposa pour dormir. Les couvertures ne manquaient pas et servirent à improviser les lits.

Glenarvan prit de rigoureuses précautions pour la nuit. Ses compagnons et lui, bien armés, durent veiller par deux jusqu'au lever du jour. Aucun feu ne fut allumé. Ces barrières incandescentes sont utiles contre les bêtes fauves, mais la Nouvelle-Zélande n'a ni tigre, ni lion, ni ours, aucun animal féroce; les néo-zélandais, il est vrai, les remplacent suffisamment. Or, un feu n'eût servi qu'à attirer ces jaguars à deux pattes.

Bref, la nuit fut bonne, à cela près de quelques mouches de sable, des «ngamu» en langue indigène, dont la piquûre est très désagréable, et d'une audacieuse famille de rats qui grignota à belles dents les sacs aux provisions.

Le lendemain, 8 février, Paganel se réveilla plus confiant et presque réconcilié avec le pays. Les maoris, qu'il redoutait particulièrement, n'avaient point paru, et ces féroces cannibales

ne le menacèrent même pas dans ses rêves. Il en témoigna toute sa satisfaction à Glenarvan.

«Je pense donc, lui-dit-il, que cette petite promenade s'achèvera sans encombre. Ce soir, nous aurons atteint le confluent du Waipa et du Waikato, et, ce point dépassé, une rencontre d'indigènes est peu à craindre sur la route d'Auckland.

-- Quelle distance avons-nous à parcourir, demanda Glenarvan, pour atteindre le confluent du Waipa et du Waikato?

-- Quinze milles, à peu près le chemin que nous avons fait hier.

-- Mais nous serons fort retardés si ces interminables taillis continuent à obstruer les sentiers.

-- Non, répondit Paganel, nous suivrons les rives du Waipa, et là, plus d'obstacles, mais un chemin facile, au contraire.

-- Partons donc», répondit Glenarvan, qui vit les voyageuses prêtes à se mettre en route.

Pendant les premières heures de cette journée, les taillis retardèrent encore la marche. Ni chariot, ni chevaux n'eussent passé où passèrent les voyageurs.

Leur véhicule australien fut donc médiocrement regretté. Jusqu'au

jour où des routes carrossables seront percées à travers ses forêts de plantes, la Nouvelle-Zélande ne sera praticable qu'aux seuls piétons. Les fougères, dont les espèces sont innombrables, concourent avec la même obstination que les maoris à la défense du sol national.

La petite troupe éprouva donc mille difficultés à franchir les plaines où se dressent les collines d'Hakarihoata. Mais, avant midi, elle atteignit les rives du Waipa et remonta sans peine vers le nord par les berges de la rivière.

C'était une charmante vallée, coupée de petits creeks aux eaux fraîches et pures, qui couraient joyusement sous les arbrisseaux. La Nouvelle-Zélande, suivant le botaniste Hooker, a présenté jusqu'à ce jour deux mille espèces de végétaux, dont cinq cents lui appartiennent spécialement. Les fleurs y sont rares, peu nuancées, et il y a disette presque absolue de plantes annuelles, mais abondance de filicinées, de graminées et d'ombellifères.

Quelques grands arbres s'élevaient çà et là hors des premiers plans de la sombre verdure, des «métrosideros» à fleurs écarlates, des pins de Norfolk, des thuyas aux rameaux comprimés verticalement, et une sorte de cyprès, le «rimu», non moins triste que ses congénères européens; tous ces troncs étaient envahis par de nombreuses variétés de fougères.

Entre les branches des grands arbres, à la surface des

arbrisseaux, voltigeaient et bavardaient quelques kakatoès, le «kakariki» vert, avec une bande rouge sous la gorge, le «taupo», orné d'une belle paire de favoris noirs, et un perroquet gros comme un canard, roux de plumage, avec un éclatant dessous d'ailes, que les naturalistes ont surnommé le «Nestor méridional.»

Le major et Robert purent, sans s'éloigner de leurs compagnons, tirer quelques bécassines et perdrix qui se remisaient sous la basse futaie des plaines.

Olbinett, afin de gagner du temps, s'occupa de les plumer en route.

Paganel, pour son compte, moins sensible aux qualités nutritives du gibier, aurait voulu s'emparer de quelque oiseau particulier à la Nouvelle-Zélande. La curiosité du naturaliste faisait taire en lui l'appétit du voyageur. Sa mémoire, si elle ne le trompait pas, lui rappelait à l'esprit les étranges façons du «tui» des indigènes, tantôt nommé «le moqueur» pour ses ricaneries incessantes et tantôt «le curé» parce qu'il porte un rabat blanc sur son plumage noir comme une soutane.

«Ce tui, disait Paganel au major, devient tellement gras pendant l'hiver qu'il en est malade. Il ne peut plus voler. Alors, il se déchire la poitrine à coups de bec, afin de se débarrasser de sa graisse et se rendre plus léger. Cela ne vous paraît-il pas singulier, Nabbs?

-- Tellement singulier, répondit le major, que je n'en crois pas le premier mot!»

Et Paganel, à son grand regret, ne put s'emparer d'un seul échantillon de ces oiseaux et montrer à l'incrédule major les sanglantes scarifications de leur poitrine.

Mais il fut plus heureux avec un animal bizarre, qui, sous la poursuite de l'homme, du chat et du chien, a fui vers les contrées inhabitées et tend à disparaître de la faune zélandaise. Robert, furetant comme un véritable furet, découvrit dans un nid formé de racines entrelacées une paire de poules sans ailes et sans queue, avec quatre orteils aux pieds, un long bec de bécasse et une chevelure de plumes blanches sur tout le corps. Animaux étranges, qui semblaient marquer la transition des ovipares aux mammifères.

C'était le «kiwi» zélandais, «l'aptérix australis» des naturalistes, qui se nourrit indifféremment de larves, d'insectes, de vers ou de semences. Cet oiseau est spécial au pays. À peine a-t-on pu l'introduire dans les jardins zoologiques d'Europe. Ses formes à demi ébauchées, ses mouvements comiques, ont toujours attiré l'attention des voyageurs, et pendant la grande exploration en Océanie de l'Astrolabe et de la Zélée, Dumont-d'Urville fut principalement chargé par l'académie des sciences de rapporter un spécimen de ces singuliers oiseaux. Mais, malgré les récompenses promises aux indigènes, il ne put se procurer un seul kiwi vivant.

Paganel, heureux d'une telle bonne fortune, lia ensemble ses deux poules et les emporta bravement avec l'intention d'en faire hommage au jardin des plantes de Paris. «Donné par M Jacques Paganel», il lisait déjà cette séduisante inscription sur la plus belle cage de l'établissement, le confiant géographe!

Cependant, la petite troupe descendait sans fatigue les rives du Waipa. La contrée était déserte; nulle trace d'indigènes, nul sentier qui indiquât la présence de l'homme dans ces plaines. Les eaux de la rivière coulaient entre de hauts buissons ou glissaient sur des grèves allongées. Le regard pouvait alors errer jusqu'aux petites montagnes qui fermaient la vallée dans l'est. Avec leurs formes étranges, leurs profils noyés dans une brume trompeuse, elles ressemblaient à des animaux gigantesques, dignes des temps antédiluviens. On eût dit tout un troupeau d'énormes cétacés, saisis par une subite pétrification. Un caractère essentiellement volcanique se dégageait de ces masses tourmentées. La Nouvelle-Zélande n'est, en effet, que le produit récent d'un travail plutonien. Son émergence au-dessus des eaux s'accroît sans cesse. Certains points se sont exhaussés d'une toise depuis vingt ans.

Le feu court encore à travers ses entrailles, la secoue, la convulsionne, et s'échappe en maint endroit par la bouche des geysers et le cratère des volcans.

À quatre heures du soir, neuf milles avaient été gaillardement

enlevés. Suivant la carte que Paganel consultait incessamment, le confluent du Waipa et du Waikato devait se rencontrer à moins de cinq milles. Là, passait la route d'Auckland. Là, le campement serait établi pour la nuit. Quant aux cinquante milles qui les séparaient de la capitale, deux ou trois jours suffisaient à les franchir, et huit heures, au plus, si Glenarvan rencontrait la malle-poste, qui fait un service bi-mensuel entre Auckland et la baie Hawkes.

«Ainsi, dit Glenarvan, nous serons encore forcés de camper pendant la nuit prochaine?

-- Oui, répondit Paganel, mais, je l'espère, pour la dernière fois.

-- Tant mieux, car ce sont là de dures épreuves pour lady Helena et Mary Grant.

-- Et elles les supportent sans se plaindre, ajouta John Mangles. Mais, si je ne me trompe, Monsieur Paganel, vous aviez parlé d'un village situé au confluent des deux rivières.

-- Oui, répondit le géographe, le voici marqué sur la carte de Johnston. C'est Ngarnavahia, à deux milles environ au-dessous du confluent.

-- Eh bien! Ne pourrait-on s'y loger pour la nuit? Lady Helena et

miss Grant n'hésiteraient pas à faire deux milles de plus pour trouver un hôtel à peu près convenable.

-- Un hôtel! s'écria Paganel, un hôtel dans un village maori! Mais pas même une auberge, ni un cabaret! Ce village n'est qu'une réunion de huttes indigènes, et loin d'y chercher asile, mon avis est de l'éviter prudemment.

-- Toujours vos craintes, Paganel! dit Glenarvan.

-- Mon cher lord, mieux vaut défiance que confiance avec les maoris. Je ne sais dans quels termes ils sont avec les anglais, si l'insurrection est comprimée ou victorieuse, si nous ne tombons pas en pleine guerre. Or, modestie à part, des gens de notre qualité seraient de bonne prise, et je ne tiens pas à tâter malgré moi de l'hospitalité zélandaise. Je trouve donc sage d'éviter ce village de Ngarnavahia, de le tourner, de fuir toute rencontre des indigènes. Une fois à Drury, ce sera différent, et là, nos vaillantes compagnes se referont à leur aise des fatigues du voyage.»

L'opinion du géographe prévalut. Lady Helena préféra passer une dernière nuit en plein air et ne pas exposer ses compagnons. Ni Mary Grant ni elle ne demandèrent à faire halte, et elles continuèrent à suivre les berges de la rivière.

Deux heures après, les premières ombres du soir commençaient à

descendre des montagnes. Le soleil, avant de disparaître sous l'horizon de l'occident, avait profité d'une subite trouée de nuages pour darder quelques rayons tardifs. Les sommets éloignés de l'est s'empourprèrent des derniers feux du jour.

Ce fut comme un rapide salut à l'adresse des voyageurs.

Glenarvan et les siens hâtèrent le pas. Ils connaissaient la brièveté du crépuscule sous cette latitude déjà élevée, et combien se fait vite cet envahissement de la nuit. Il s'agissait d'atteindre le confluent des deux rivières avant l'obscurité profonde. Mais un épais brouillard se leva de terre et rendit très difficile la reconnaissance de la route.

Heureusement, l'ouïe remplaça la vue, que les ténèbres rendaient inutile. Bientôt un murmure plus accentué des eaux indiqua la réunion des deux fleuves dans un même lit. À huit heures, la petite troupe arrivait à ce point où le Waipa se perd dans le Waikato, non sans quelques mugissements des ondes heurtées.

«Le Waikato est là, s'écria Paganel, et la route d'Auckland remonte le long de sa rive droite.

-- Nous la verrons demain, répondit le major. Campons ici. Il me semble que ces ombres plus marquées sont celles d'un petit fourré d'arbres qui a poussé là tout exprès pour nous abriter. Soupons et dormons.

-- Soupons, dit Paganel, mais de biscuits et de viande sèche, sans allumer un feu. Nous sommes arrivés ici incognito, tâchons de nous en aller de même! Très heureusement, ce brouillard nous rend invisibles.»

Le bouquet d'arbres fut atteint, et chacun se conforma aux prescriptions du géographe. Le souper froid fut absorbé sans bruit, et bientôt un profond sommeil s'empara des voyageurs fatigués par une marche de quinze milles.